

L'AVENTURE DE MICHIGAN JOHN

Mon oncle Charles était un grand et beau garçon de dix-neuf ans quand il prit le parti d'entrer dans l'armée ; l'Angleterre était alors en guerre avec les provinces d'Amérique, et mon oncle fut envoyé avec son régiment sur le théâtre des hostilités.

Ils débarquèrent à New-York, et, dès que les hommes furent remis de cette longue traversée, ils reçurent l'ordre de rejoindre leur frères d'armes, car on savait que les Américains venaient d'augmenter leurs forces, en acceptant le secours d'une nombreuse tribu d'Indiens dont le chef était John Michigan.

Ce Michigan, bien connu des Américains, dont il visitait chaque année la frontière pour échanger des fourrures contre des munitions de chasse, était un homme d'une intelligence peu commune, familier avec la langue anglaise, et qui exerçait sur ses sujets un empire absolu.

Ces sauvages alliés, leurs ruses, leur connaissance des moindres accidents du terrain, leur habileté à en tirer parti, furent, pour les Américains, d'un secours inappréciable. Placés en embuscade sur le chemin que suivait le régiment de mon oncle, ils tombèrent inopinément sur nos soldats pendant la traversée d'un petit bois. Les trous d'arbre les cachaient ; une première salve, qui découvrit leur présence, blessa mortellement un grand nombre d'hommes ; la surprise, les cris, l'aspect féroce de ces ennemis inattendus, ne pouvaient manquer de jeter l'effroi parmi les survivants ; le colonel fit sonner la retraite, dans l'espoir de continuer le combat sur un terrain découvert. Comprenant que le manque de chefs rendrait la victoire plus facile, les Indiens faisaient tous leurs efforts pour atteindre mortellement les officiers ; mon oncle fut blessé grièvement par Michigan John lui-même et tomba, tandis que les sauvages, définitivement vainqueurs, commençaient à dépouiller les morts et à scalper les mourants.

Michigan John s'apprêtait à scalper sa victime, quand un mouvement de mon oncle l'avertit qu'il vivait encore. Changeant aussitôt d'idée, le chef ordonna à ses hommes de couper des branches et d'en faire vivement une litière ; le blessé fut pansé avec soin. Puis, à la tombée de la nuit, toute la horde reprit le chemin du lac Michigan, au bord duquel campait la tribu.

Le voyage dura quelques jours ; le pauvre captif était si affaibli par la perte de son sang qu'il ne pouvait plus faire le moindre mouvement ; mais Michigan John prit toutes les précautions, tous les soins possibles, pour conserver sa vie.

Les guerriers furent reçus avec des cris de triomphe par leurs squaws et ceux de leurs compagnons qui étaient restés à garder le camp. Mon oncle fut porté dans le wigwam du chef ; on

appliqua des herbes sur sa blessure, et, peu à peu, il revint à sa vie. Son cœur était plein de reconnaissance pour les soins touchants qu'il recevait de ces braves sauvages et surtout de leur chef ; aussi sa stupéfaction, son horreur furent-elles indicibles, quand Michigan John lui apprit qu'il avait été choisi et guéri à cause de sa beauté, pour être offert comme victime, aux mânes des guerriers qui avaient péri pendant le combat.

Il regrettait amèrement qu'on ne l'eût pas laissé mourir sur le champ de bataille ; le sort dont on l'avait préservé lui paraissait maintenant digne d'envie ; vainement il supplia le chef de mettre fin à ses jours : John répliqua que les coutumes de la tribu devaient être respectées, que l'invasion du territoire des Peaux-Rouges par les Visages-Pâles justifiait les pires représailles, et mon oncle, voyant qu'il n'avait aucune chance d'échapper à la destinée qu'on lui réservait, s'efforça de se préparer à mourir en chrétien, employant les longues heures de la journée et ses veilles à implorer le secours du ciel.

Avec un calme, une tranquillité d'âme qui l'étonnèrent lui-même, mon oncle assista aux préparatifs de la sinistre cérémonie. Il fut très satisfait d'apprendre qu'il ne serait pas soumis à la torture, mais seulement fusillé, faveur qu'on ne lui avait pas d'abord laissé espérer. Son stoïcisme avait touché le cœur du vieux John : souvent, tandis que mon oncle priait dans un coin du wigwam, il le regardait tristement invoquer le "Grand-Esprit" en faveur de sa mère, implorer le pardon du ciel pour ses propres péchés, et il regrettait de n'avoir pas un fils aussi beau, aussi courageux, auquel il transmettrait le gouvernement de la tribu.

Enfin, mon oncle étant absolument guéri, le jour du sacrifice fut fixé, et toute la tribu s'assembla en tenue de guerre. Quand John parut, suivi de son prisonnier, les femmes et les enfants entonnèrent le chant de la mort. Le chef fit une courte allocution, et toute la foule le suivit jusqu'à l'endroit choisi pour l'exécution. Mon oncle fut adossé à un arbre. On ne

l'attacha point, par égard pour le courage qu'il avait montré. On ne banda pas non plus ses yeux, "puisque'il ne craignait pas de regarder la mort en face", dit Michigan John.

Lentement, le vieux chef chargea son fusil, visa sa victime et pressa la détente... L'arme fit long feu ; il examina le fusil d'un air très mécontent, renouvela la charge de poudre et visa encore. Même insuccès. Il visita soigneusement l'arme, aiguisa la pierre, mais le coup rata encore.

L'anxiété, la consternation, se peignirent sur tous les visages ; alors, comme frappé d'une idée subite, Michigan John tira en l'air : une détonation formidable retentit.

Les Indiens se regardaient avec surprise, des exclamations étonnées sortaient de toutes les bouches.

Quand, après quelques minutes, le silence fut rétabli, le chef prit la parole :

"Mes enfants, dit-il, nous ne devons pas tuer ce Visage-Pâle, il est protégé par le Grand-Esprit. Avez-vous jamais vu le fusil de Michigan John trahir son maître ? Le Grand-Esprit a parlé, obéissons. Je n'ai pas de fils, ce jeune homme sera mon enfant, et, quand je serai vieux, quand je retournerai dormir dans la terre avec mes pères, il vous dirigera. Nous lui apprendrons à chasser et à pêcher, et il sera comme nous de notre race."

Ce discours fut accueilli par des exclamations enthousiastes, et mon oncle, qui croyait rêver, fut rapporté en triomphe au wigwam, où les Indiens le laissèrent aux soins de son père adoptif, tandis qu'ils s'apprêtaient à passer le reste du jour en danses et en réjouissances.

Mon oncle ne douta pas un instant que sa vie n'eût été miraculeusement protégée par l'intervention de la Providence, et n'adressa ses actions de grâce qu'au ciel.

Peu de temps après, il fut adopté solennellement et désigné comme le

successeur de Michigan John. Sa peau fut magnifiquement tatouée : on perça son nez et ses oreilles pour y suspendre des ornements ; on m'a affirmé qu'ainsi barbouillé, vêtu du manteau de guerre d'un chef indien, armé de son tomahawk et de son couteau à scalper, il était le plus bel homme de la tribu. Pour achever la cérémonie, on lui conféra le nom de son père adoptif.

La jeunesse s'accommode facilement aux circonstances : John Michigan junior, qui était très attaché au vieux chef, oublia bientôt qu'il n'avait pas toujours été un Peau-Rouge ; il se passionna pour la chasse et devint un des adroits tireurs de la tribu ; on avait pour lui un respect mêlé d'une sorte de crainte superstitieuse, comme il convenait envers un protégé des dieux. Cependant son adoption, approuvée par la plupart de Indiens Michigans, avait excité l'envie de quelques-uns, et surtout des parents

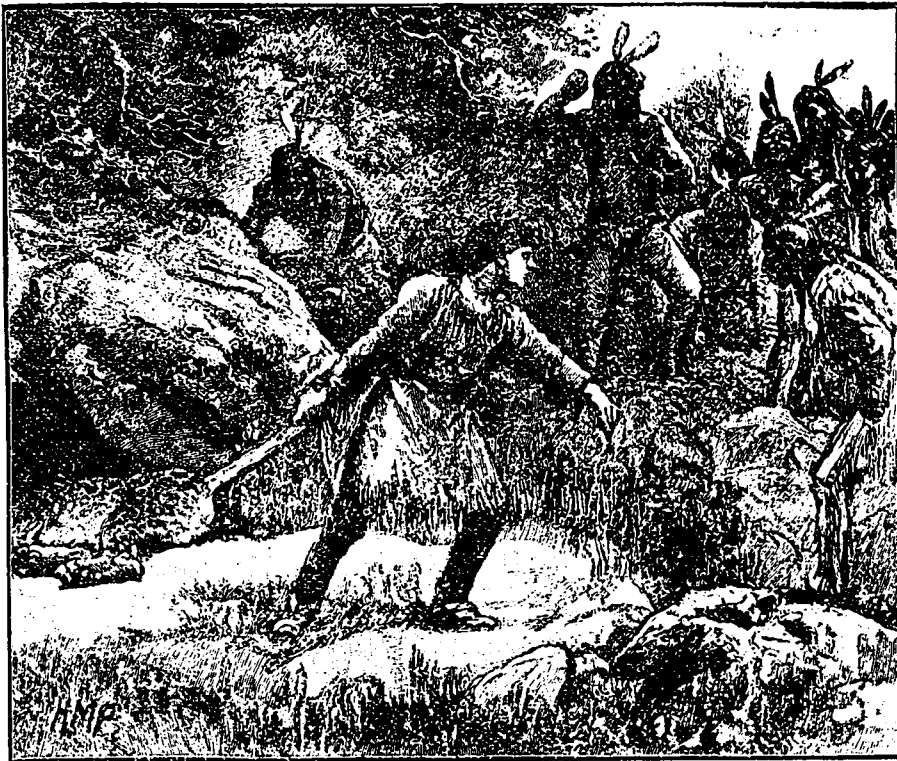
du vieux John, qui ne cherchaient qu'une occasion de se débarrasser de lui.

Un jour, quelques hommes de la tribu, accompagnés par mon oncle, s'étant engagés dans une lointaine expédition de chasse, ils poursuivirent et blessèrent une énorme panthère, qui se réfugia dans une profonde caverne. Saisissant cette occasion, les parents de Michigan John exigèrent que mon oncle s'introduisit dans la caverne pour en déloger la panthère. C'était l'envoyer à une mort certaine, car l'entrée de ce repaire était si basse qu'on ne pouvait la franchir qu'en se traînant sur les genoux et sur les mains ; quelques-uns des Indiens protestèrent contre ce traitement, mais les mécontents, qui avaient la majorité, ne voulurent rien écouter. Mon oncle, voyant qu'il n'avait pas d'autre parti à prendre, se glissa dans l'étroite ouverture, son couteau à scalper entre les dents.

La caverne était fort sombre ; pendant quelques minutes il ne put distinguer le terrible animal. Enfin, il l'aperçut qui agonisait dans un coin, mortellement blessé par le coup de feu qu'il avait reçu. Mon oncle s'avança avec précaution, lui plongea son couteau dans la gorge, et le saisissant par la queue, le traîna dehors et le jeta d'un air indigné devant ses persécuteurs qui, humiliés et l'oreille basse, demeurèrent convaincus, après cette expérience, que la vie de leur rival était protégée par un charme et qu'il était inutile de rien tenter contre lui.

Il y avait trois ans que mon oncle vivait parmi les Indiens, quand le vieux chef résolut d'aller à Charlestown pour échanger les fourrures et les autres produits du pays, qu'il accumulait depuis plusieurs années, contre des armes et des munitions de chasse ; il emmena avec lui son fils et sept de ses sujets.

Malheureusement pour Michigan John, mon oncle rencontra dans cette ville un de ses anciens collègues du 42^e ; cette rencontre inopinée réveilla dans son cœur les doux souvenirs de sa jeunesse, de sa famille, de sa patrie : il courut vers lui et parvint avec quelque peine à se faire recon-



Le saisissant par la queue, il le traîna dehors. (P. 9, col. 2.)